

aussi un grand nombre ; par exemple, elles ne se montrent pas à Alger.

« Ces oiseaux, ma chère Blanche, me font plaisir à voir, et comme vous, je tiens leur arrivée pour présage de bonheur, ajouta Renaud avec bonté.

Ils étaient de retour à Alger depuis quelques jours ; l'insurrection dans l'état de Blanche se continuait, s'affermissait même.

Tout lui paraissait charmant de ce qu'elle reconstruit dans leurs promenades.

Elle aimait maintenant à s'appuyer sur le bras de Renaud et à marcher longtemps à pas lents, rêvant au passé triste qui s'enfonçait dans l'ombre, à l'avenir qu'elle voyait radieux.

Elle parlait peu, seulement quelques phrases émaillées chuchotées à l'oreille du bien-aimé, puis, reprise par ses rêves, elle redoublait silencieuse, et ces promenades lui étaient exquises, renouvelaient ses forces, exaltaient ses espoirs.

Avant de partir pour la France, elle voulut visiter, avec lui, Constantine, perchée sur son rocher comme un nid d'igle, et Le Rummel, aux eaux impétueuses, qui s'est d'écroulé en fil dans la montagne en y creusant un ravin de sept à huit cents pieds de profondeur ; Bône, située près de la frontière de l'Algérie et de la



Il reçoit la balle en pleine poitrine... (P. 22, col. 1.)

Tunisie, marque la limite entre deux mondes différents ; du côté de l'Algérie, des villes florissantes, de riches campagnes, des routes bien tracées ; du côté de la Tunisie, des solitudes arides et désolées, pas de routes, pas la moindre commodité de la vie européenne ; c'est l'immobile Orient des siècles passés.

Blanche désira ensuite retraverser tout le littoral de l'est à l'ouest et visiter Oran, sur les frontières du Maroc.

Oran, ville posée comme des bosses de chameaux, avec ses quartiers profondément séparés par des ravins, rues en platée et escaliers de chèvres, se découpant dans le ciel, campagne aride et brûlée.

Le port d'Oran, vaste, mais conquis sur la mer, se jette dans cent mètres où le vent souffle de tous les points du ciel, une fureur furieuse et terribles.

Après quelques excursions dans les environs, Renaud et Blanche résolurent de retourner à leur petite maison d'Alger.

Un événement imprévu les arrêta en chemin : les troupes venaient de se révolter encore une fois.

On croyait les avoir écrasés en 1857, ils se soulevèrent de nouveau.

En 1857, la révolte avait commencé chez les Beni-Kentou.

Le gouverneur Randon avait dû envoyer contre eux trente-cinq mille hommes de troupes régulières.

Les colonnes, sous les généraux Mac-Mahon, Renault, Yousof, réunis au pied du Djurdjura, en escaladèrent les sommets.

Les chefs des tribus demandèrent l'aman. Celle des Beni-Menguel, retranchée sur le plateau d'Icheriden, engagea avec la division de Mac-Mahon un sanglant combat.

Ce fut une des dernières rencontres.

Les Kabyles livrèrent des otages et payèrent la contribution de guerre.

On leur laissa leurs institutions municipales, des routes militaires, on leur ouvrit leurs montagnes, et le fort Napoléon, bâti en cinq mois sur le plateau de Souk-el-Arba, chez les Beni-Kentou, achève de décourager les résistances.

On eut ainsi rendu vaine toute rébellion dans l'avenir.

On se trouvait. En 1859, les Amgals prirent les armes et opérèrent des razzias sur le territoire français.

Le général Duran les chassa.

En 1860, la révolte des Oulad-Sidi-Cheikh auxquels se joignirent d'autres tribus belliqueuses.

Les généraux Deligny, Pélissier les vainquirent dans vingt rencontres et réussirent à les dompter entièrement.

Les tribus, pour conclusion, demandèrent l'aman lorsqu'ils étaient vaincus, et reprenaient les armes quand ils croyaient avoir repris leurs domoties.

C'est ce qui venait de se produire ; les Oulad-Sidi-Cheikh, se voyant non appuyés de contingents marocains et commandés par le chef de grande tente Sidi-Lala.

Mac-Mahon, gouverneur général, après des hésitations, se décida à envoyer contre eux le général Wimpfen, qui avait pour lieutenant le général Chazy.

Les troupes de ce dernier se dirigeaient à marches forcées vers les frontières du Maroc où se concentraient les tribus révoltées.

Le chef d'un de ces détachements, un capitaine du 3e régiment de zouaves, entra dans l'auberge où se reposaient Renaud et Blanche.

Il leur raconta l'imprudence de leur conduite ; les routes étaient infestées de pillards, de bandits.

« Mais à quelques jours, il y aura une grande bataille, j'en suis sûr ; je ne connais pas le plan du général, mais je sens cela dans l'air, s'il m'est permis.

Puis, d'un ton sérieux, il ajouta :

« Prenez garde, monsieur, persuadez à madame d'interrompre son voyage. Au premier village que vous rencontrerez, allez trouver le chef, et demandez-lui l'hospitalité ; c'est un Français, un brave homme et un homme brave.

« Là, vous attendrez les événements ; vous n'aurez pas le temps de vous impatienter.

Tout en disant, il vidait à petites gorgées son verre d'absinthe.

Il s'en alla pour prendre congé, lorsqu'un jeune sergent de zouaves entra et se tint devant son chef en faisant le salut militaire.

C'était un fort jeune homme de taille un peu au-dessus de la moyenne. Ses traits fins et réguliers, ses yeux d'un bleu profond, sa bouche de marbre blanc, l'air de franchise de la physionomie prévalaient en sa faveur.

« Ah ! bon, sergent Bernard, quoi de nouveau ?

« J'ai exécuté vos ordres, mon capitaine ; avec dix hommes, j'ai pénétré dans le pays à cinq kilomètres dans l'ouest... »

« Et... ? » questionna le capitaine.

« Les moutons y sont... des cavaliers... environ quinze cents.

Le capitaine se frotta les mains, cligna de l'œil du côté de Renaud, et hochant la tête :

« Quel est-ce que je disais ? dit-il.

Puis, frappant sur l'épaule du jeune sergent :

« Si sergent Bernard, lui dit-il amicalement, je crois que ça va durer, hein ?

Le sergent Bernard, dans un rire qui montra ses dents blanches, répondit :

« Ça durera, mon capitaine.

« Et lui tendant la main, il le remercia avec une courtoisie militaire :

« Adieu, dit-il, je vous prie de suivre mon conseil.

« Et lui tendant la main, il le remercia avec une courtoisie militaire.

Le jeune sergent s'en alla militairement, avec un respect marqué, qui, avec son chef, s'entretenait.

La noblesse des traits de Renaud, la beauté de Blanche, la pureté d'intention de tous deux le tenait devant eux, cloué d'admiration.

Il se retournait, il ne put s'empêcher de jeter vers eux un long regard et de porter la main à sa chemise rouge couverte de poussière.

Renaud et Blanche, en regardant le jeune soldat, étaient émus sans savoir pourquoi.

« Malgré tout, les dangers qu'allait courir ce jeune homme, ce soldat, presque encore un enfant ?

Le jeune capitaine allait le jeter tout à l'heure dans la furie d'un combat, fier de poudre, d'enthousiasme et d'orgueil, et ce sourire